

aussi, et enfin, le triomphateur rêvé ! Jérusalem accueillait le roi digne d'elle, son Messie et son Christ, au bruit des applaudissements ! Suzanne disait tout haut, sans s'écouter elle-même : "Voici que ton roi vient à toi, plein de douceur. En ces jours-là, la terre sera dans l'allégresse, et les Illes applaudiront."

Les peuples seront devant lui, comme les grains de sable des rivages." Et la voix des enfants emportait son rêve triomphal, dans ce ciel de lumière, sur les ailes de l'hosannah :

"Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !"

C'était lui. Il approchait. Au vol d'oiseau. Il n'était distant d'elle que d'une centaine de pas, humble et doux, monté sur un âne — la monture familière de ce pays, — n'ayant rien dans son attitude de l'orgueil satisfait d'un roi. Et toujours cet insondable regard, qui semblait voir plus loin que l'écorce des choses humaines, et découvrit derrière la voile de joie des profondeurs d'agonie.

Elle était trop joyeuse, trop hors d'elle-même pour se sentir triste. Et le vivant son rêve. Mais tout à coup une honte la prit de rester seule, comme une simple spectatrice, sans orner, elle aussi, son triomphe. Hélas ! il n'était plus temps d'aller couper des branches de lauriers et d'oliviers sur les pentes de la colline ! Le Maître approchait. Il était trop tard. Point de jardin chez elle ou dans les environs. En dehors du célèbre jardin des roses, les Juifs stricts n'en avaient pas à Jérusalem. Elle descendit cependant sur le seuil de sa porte, pour qu'il la vit, même dans son dénuement.

La ruelle étroite, pavée de marbre blanc était remplie d'une foule joyeuse, aux robes éclatantes, aux lourds turbans rayés, aux mitras pleines de fleurs et de palmes. C'était une scène orientale, d'un charme pittoresque et rare. Tous ces hommes marchaient très lentement, à cause de l'encombrement des rues. Bientôt, Suzanne distinguait, à sa grande joie, ses amis de Béthanie. Elles se firent de tendres signes d'appel. Au milieu d'elles, une femme, idéalement belle, se tournait de temps en temps du côté où venait Jésus

avec une inexprimable expression d'aimour.

Elle était majestueuse comme une reine et simple comme un enfant. Ses yeux purs rayonnaient d'une si divine tendresse que Suzanne ne pouvait détacher ses regards de cet angélique visage. Tout bas elle dit à Marthe :

— Qui est avec vous ?

Marthe lui répondit :

— La mère de Jésus.

Suzanne s'avança d'un élan instinctif vers la plus virginale et la plus douce des femmes. Elle s'inclina avec une grâce timide et, selon l'usage du temps, la salua d'un baiser. Et puis, avec un geste d'humilité charmante, montrant ses mains vides :

— Mère, je n'apporte rien au triomphe de notre Roi. J'aurais voulu être avec ses pas tout à travers les roses de Sharon, toutes les palmes d'El-Gaddi. Mais mon émotion a été trop forte et m'a enlevé toute autre pensée. Il est là..... Je n'ai rien.

Et celle qui, aux noces de Cana, avait obtenu le premier miracle pour connaître une joie innocente consolée toutes les tristesses naïves en répondant dans un sourire :

— Il ne demande que nos cœurs.

XIII

Ces joies inoublables furent des joies fugitives. Gamaliel avait apprise avec un mécontentement hautain le retour de Jésus. "Il ne croit pas en nous, ou il veut mourir !" répétait-il. Les hosannah de la foule, les acclamations qui avaient interrompu le grand rabbi dans le Temple même où selon son habitude, il se promenait sous les portiques avec ses disciples : tout est enthousiasme éphémère mais fragile ne lui inspirait aucune confiance. Il connaissait le caractère fantasque et les revirements brusques du peuple, de ce peuple des provinces surtout, qui formait presque à lui seul l'escorte de Jésus. Il voyait la rage impuissante des prêtres et leur appel à Jésus même :

— Ordonnez-leur donc de se taire !

Hélas ! les quelques jours qui suivirent